

Une Ecrivaine Acadienne à la Fin du XIXe Siècle: Marichette

Pierre Gérin
Mount Saint Vincent University

RÉSUMÉ

Entre 1895 et 1898, une institutrice a publié dans *l'Évangéline* treize lettres à l'éditeur rédigées en franco-acadien. Ces lettres sont une mine d'or pour le linguiste, pour l'historien, pour le sociologue, car elles exposent les problèmes de l'instruction, de l'assimilation, du chômage, la corruption politique, le rôle de l'Église, la misérable condition et les aspirations de la femme. Le style, la truculence de la langue, les thèmes, la rhétorique de la protestation annoncent la Sagouine. Malheureusement, les pressions sociales finirent par imposer le silence à Marichette.

A la fin du dix-neuvième siècle, les Acadiens sortent de la longue nuit dans laquelle les avaient jetés le Grand Dérangement de 1755-1762, la dispersion imposée à leur retour au pays et l'exclusion systématique de la vie politique et sociale des colonies anglaises découpées dans l'ancienne Acadie. La Renaissance acadienne est organisée par une élite acadienne bourgeoise, instruite, chaperonnée par le clergé catholique acadien, animée par des journaux acadiens, nourrie par les collèges acadiens, encouragée par le Québec. Folkloristes, généalogistes, historiens remontent avec ferveur aux sources. Pascal Poirier s'efforce de démontrer le caractère authentiquement français des parlers franco-acadiens. Mais, en dépit de leurs bonnes intentions, les auteurs restent fascinés par le modèle français et tiennent qu'il n'est bon français que de Paris. De l'académisme littéraire de cette époque émerge cependant une brillante, mais trop brève, exception. Entre 1895 et 1898, dans *l'Évangéline*, hebdomadaire libéral parais-

sant alors à Weymouth, en Nouvelle-Ecosse, fut publiée, sous la signature de Marichette, une série de treize lettres à l'éditeur, écrites en franco-acadien, auxquelles il convient d'ajouter deux lettres du prétendu mari de l'auteure, le vieux Pite, rédigées dans le même parler et, de toute évidence, par la même plume. Les idées exprimées dans cette correspondance sont souvent audacieuses, le ton est féroce ou joyeusement satirique, la langue truculente. Qui donc était cette Marichette qui pouvait publier de telles lettres dans un journal qui, comme son rival conservateur *le Moniteur acadien* de Shédiac, au Nouveau-Brunswick, luttait pour la défense du français, se piquait de beau langage et voulait donner des Acadiens une image rassurante et, somme toute, plutôt conformiste?

Des recherches conduites de la Pointe-de-l'Église en Nouvelle-Ecosse à Montréal ont permis d'élucider le mystère Marichette qui

depuis trois quarts de siècle mystifiait les Acadiens. Une heureuse trouvaille dans les archives du Centre d'études acadiennes de l'Université de Moncton¹ a révélé que Marichette était le nom de plume d'Emilie C. LeBlanc. A partir de cette identification, des fouilles dans les archives et dans les registres paroissiaux, des entrevues avec les témoins du passé ont dévoilé dans ses grandes lignes la vie de l'auteure. Emilie C. LeBlanc, donc, est née à Colledge Bridge, dans le Nouveau-Brunswick, le 14 mai 1863. Son père était boucher. Elle a fait de bonnes études chez les religieuses de Memramcook. Puis elle est allée à l'École normale de Fredericton, où elle eut la chance de suivre les cours du professeur Alphée Belliveau, défenseur éclairé des parlers franco-acadiens. Institutrice, elle fit la classe à Weymouth, en Nouvelle-Ecosse. Là, elle eut une liaison tenue soigneusement secrète avec Valentin Landry, propriétaire et rédacteur en chef de l'*Évangéline*, qui d'ailleurs était marié. Le 27 août 1893, à Montréal, elle donna naissance à un fils qu'elle abandonna. Revenue à Weymouth, elle publia sous le pseudonyme de Marichette les fameuses lettres, qui furent si mal reçues par la soi-disant élite que la malheureuse auteure finit par renoncer à écrire. Puis, à une date indéterminée, elle épousa un Québécois, Jos Honoré Carrier, comptable au chemin de fer local. Enfin elle retourna au Nouveau-Brunswick, à Moncton. De son mariage, elle n'eut pas d'enfants. Mais elle se chargea de l'éducation de nombreux neveux et nièces. Elle mourut à Moncton le 19 décembre 1935 à l'âge de 72 ans. La personnalité d'Emilie C. LeBlanc paraît double: l'écrivaine portait un masque difficile à lever, la bourgeoise menait une vie apparemment sans mystère. Cette dualité a-t-elle marqué son oeuvre?

Une lecture naïve des lettres nous fait voir en Marichette une vieille femme, mère de famille nombreuse, peu instruite, tenant une petite épicerie de village à Chéticamp de Clare, aujourd'hui Saint-Alphonse, nourrissant ses cochons et ses poules, faisant elle-même son savon, tricotant pour habiller les siens et payer son abon-

nement à l'*Évangéline*, essayant de redresser son "houmme" quelque peu buveur, paresseux et blasphémateur. Rien d'extraordinaire là-dedans. Catholique pratiquante, acadienne, fière de ses origines, libérale, elle prend la plume pour défendre à sa façon ses idéals. C'est déjà rare, mais ce n'est pas encore très inquiétant pour l'"establishment." Elle dénonce donc les manigances politiques, les injustices sociales et la situation linguistique.

Les mœurs électorales et politiques sont corrompues, les deux partis traditionnels se livrent une lutte acharnée pour obtenir le suffrage des francophones. Les candidats envoient des agents électoraux dits "canvesseurs" faire du porte à porte, tentant de séduire les électeurs par de généreuses distributions d'alcool et maintes promesses d'avantages matériels. Pour Marichette, la ville de Digby, où se joue la politique locale, est devenue le "trou de wisqui."² On voit là, sans fard, la dénonciation d'une pseudo-démocratie, qui tout en accordant le droit de vote aux Acadiens, croit pouvoir se jouer d'eux et les mépriser. Marichette exprime son dégoût dans une formule imagée ou plutôt parfumée:

"Ça sent la politique depi chectemps dans Clare. C'est pas meilleur que la senteur de poisson."³

Les Français (nous dirions aujourd'hui les "francophones") sont considérés comme des marginaux et passent derrière les Noirs qui vont prendre leur place dans la société. Aussi Marichette peut-elle employer à leur sujet l'expression "nègres blancs," qui fera fortune trois quarts de siècle plus tard.

Avec l'alcool, le chômage est, selon Marichette, un facteur important de l'infériorité sociale des Acadiens. Au demeurant, ces deux fléaux sont en étroite corrélation. C'est apparemment parce qu'il n'y a pas de travail que l'on trafique l'alcool. Ainsi, une jeune fille est jetée en prison parce que sa mère se livrait à ce commerce illégal.

Ses amies viennent la visiter et sont surprises de la trouver tout heureuse. Elle a, dit-elle, de la "brochure pour se désennuyer." Elle voit passer les "boys" et leur parle. Surtout, en quelques semaines, elle aura gagné cinquante dollars. Un témoin de l'incident déclare qu'il irait bien en prison pour se faire autant d'argent.⁵ En dépit de son apparence amusante, cette anecdote montre que la société acadienne est en danger d'aliénation: pour assurer sa subsistance matérielle, on est tenté de sacrifier sa liberté et sa dignité.

Ceux qui ne veulent pas s'exposer à l'incarcération ont une autre ressource, le travail à l'étranger. Par malheur, comme le constate Marichette, le séjour outre-frontière déracine la jeunesse, première victime de cet état de choses, la transforme, l'aliène, comme nous disons aujourd'hui. Marichette cite en exemple de cette aliénation sa fille aînée. Depuis deux ans qu'elle travaille dans les usines des Etats-Unis, elle a dépensé tout son argent pour s'acheter des bijoux de pacotille, elle s'est trouvé un "feller" anglais et ne parle déjà plus français.⁶ Ce qu'il y a peut-être de plus terrible, c'est que cette aliénation n'est pas subie à regret, mais recherchée. Avant de partir pour les Etats-Unis, la jeunesse se détourne de la culture nationale pour apprendre l'anglais, langue du succès.⁷ Il n'y a guère d'espoir lorsque la victime cherche la défaite et en est heureuse.

La perte de la langue ne va pas sans la perte de la religion, puisque dans la tradition acadienne ces deux valeurs sont liées comme en fait foi la devise du *Moniteur acadien*: "Notre langue, notre religion, nos coutumes." L'assimilation du francophone met donc en cause non seulement son identité temporelle ou sociale, mais le salut de son âme: si l'on en croit Marichette, quand il ne pourra plus prier "dans la sainte langue de (ses) pères qui (lui) ont laissé ensemble" langue et religion, il cessera de prier et, "comme les américains," il "s'en ira au hell."⁸

Le tableau que Marichette brosse de la société de son époque peut paraître sombre et pessimiste. Mais si l'on étudie l'histoire et les journaux de ce temps-là, il faut bien reconnaître qu'il est criant de vérité. La situation et les événements politiques dont elle parle sont historiques et connus de tous, telle la question scolaire au Manitoba. La frustration des Acadiens auxquels l'Eglise catholique romaine tarde à donner des évêques francophones est ressentie comme une brimade scandaleuse. Il faudra attendre l'élévation du père Edouard LeBlanc à la dignité épiscopale, en 1912. De plus, maints tableaux qui constituent l'élément essentiel des lettres sont composés à partir de faits divers. Ainsi, par exemple, le compte rendu de l'arrestation de la célèbre trafiquante d'alcool, Mme veuve Dulop, mieux connue sous le sobriquet de Betsey, paru dans *l'Evangéline* du 25 novembre 1897, atteste que Marichette faisait bien allusion à un cas réel dans sa lettre du 26 août 1897.⁹

Si elle dénonce vigoureusement une situation sociale dont elle saisit bien les vices, Marichette, pas plus que ses contemporains acadiens, ne propose de solutions pratiques ou même théoriques. Par exemple, lorsqu'elle parle de la fromagerie de Cocagne, au Nouveau-Brunswick, elle voit le pittoresque et imagine des scènes burlesques, riches de symboles politiques, mais elle ne semble pas comprendre l'importance d'une entreprise qui pourrait donner du travail à la population, enrayer le chômage et arrêter l'émigration.¹⁰ Est-il besoin de dire que les doctrines du socialisme utopique et du matérialisme dialectique qui se développaient en Europe n'ont pas encore pénétré jusqu'ici?

En revanche, Marichette est plus prolixe sur la défense de la langue qu'elle aime passionnément et qu'elle a du plaisir à parler et à écrire. Comme les chefs de file acadiens, entre autres Pascal Poirier et Valentin Landry, elle tient le clergé irlandais pour responsable de l'anglicisation des Acadiens.¹¹

Comme l'élite acadienne, Marichette pense que l'avenir de ses compatriotes sera assuré par l'instruction et plus particulièrement par l'instruction supérieure, naturellement donnée en français. C'est ainsi qu'elle veut que sa dernière fille, dont l'avenir est encore préservé, puisse recevoir une bonne instruction et même aller au collège.¹²

Sauver la langue ne suffit pas à Marichette. Elle insiste sur le fait qu'une bonne éducation ne doit pas couper l'enfant du passé qui mérite assurément son respect et son amour. On voit déjà là un certain culte pour le folklore: vieilles maisons, vieux meubles et vêtements à l'ancienne sont perçus comme des éléments d'une culture à laquelle on s'attache.¹³

En somme, pour vigoureuses et fondées que soient les protestations de Marichette, elles n'en restent pas moins surtout rhétoriques, comme celles des journalistes de cette époque: à leur propos, on pourrait parler d'une poétique de la contestation.

Telle est du moins l'impression que laisse une lecture naïve des *Lettres*, si l'on considère en Marichette un auteur acadien (je dis bien "un auteur" au sens neutre du terme) préoccupé avant tout de la survivance du groupe minoritaire auquel il appartient. Mais le premier paragraphe de la première lettre nous invite à une lecture plus critique:

"Mr. Landry,-
J'veut vous écrire pour vous dire que j'sont fatiguée d'attendre que la loi passe en Chambre pour le soufrage des femmes pour nous donner le droit de voter. Durant c'temps les femmes souffre d'envie de se rendre au polls pour montrer à nos vieux comment voter."¹⁴

Une entrée en matière aussi catégorique doit orienter l'esprit du lecteur dans une direction bien spécifique et le pousser à chercher sous le

masque de la vieille Acadienne l'auteure (au féminin) et même l'écrivaine.

Pour apprécier pleinement la prise de position de Marichette, il faut se rappeler qu'en Nouvelle-Ecosse la femme n'a obtenu que tardivement ses droits de citoyenne. C'est seulement en 1887 qu'une loi a permis aux femmes célibataires de voter dans les élections municipales. De 1891 à 1897, six projets de loi destinés à reconnaître les droits politiques des femmes ont été soumis à l'Assemblée législative provinciale. Mais il fallut attendre jusqu'à 1918 pour que se réalisât l'émancipation politique des femmes.

Non seulement la loi maintenait la femme dans une condition inférieure, mais ceux-là même qui auraient dû et pu prendre la défense de ses droits s'alarmaient de ses progrès et de ses revendications. Ainsi, le 8 juin 1893, un éditorial de *l'Évangéline*, normalement rédigé par Valentin Landry lui-même, jetait un cri d'alarme. L'éditorialiste constatait "une révolution très notable dans le monde féminin, surtout dans les pays d'Amérique." Certes, quelques femmes, autrefois, s'étaient rendues célèbres les unes "par leur beauté," les autres "par l'éclat de leurs écrits," telles entre autres, Laure de Noves, Madame Roland et George Sand. Puis il reconnaissait "qu'elles ont donné des preuves nombreuses et convaincantes de leur ténacité, surtout depuis vingt-cinq ans":

"il y a partout des femmes avocats et des femmes médecins, voire même des femmes dentistes. Les Etats-Unis sont remplis de femmes écrivains. Suffit de nommer Onida (une écrivain à sensation), Julia Ward Howe, Harriet Beecher Stowe, M. Horton, Agnes Fleming qui a signé un grand nombre de livres, et D'lle K. Conway de la rédaction du *Pilot* de Boston."¹⁵

Avec quelque bon sens, l'éditorialiste pense que le développement de la grande industrie a favo-

risé cette révolution. Enfin, il conclut sur une note pessimiste sous le point de vue masculin:

“Et pendant que la femme moderne est devenue étrangère à un grand nombre d’industries qu’elle dirigeait seule autrefois, elle s’est lancée de cœur-joie dans un mouvement où elle se sent heureuse de pouvoir lutter avec l’homme et rivaliser avec lui. Mais les effets de cette lutte très pernicieuse dès à présent, deviendront de plus en plus puissants, et, partant, une cause de grand malaise parmi les jeunes de l’avenir.”

Quand l’éditorialiste écrit “les jeunes,” comprenons “les jeunes gens du sexe masculin.” Les fréquentes allusions de Marichette à la fabrication du savon et aux gazettes américaines nous laissent penser qu’Emilie avait gardé sur le cœur ce morceau de littérature mâliste.

Moins prétentieuse et plus sotte est la note que publie dans *l’Évangéline* du 28 février 1895 le correspondant du journal à Halifax, Jules Lanos. Il soumet à Marichette “quelques réflexions à développer”:

1. Une femme s’évanouit à voir une souris et dompte un tigre à coups de bâton.
2. Essaye l’indépendance; y réussit, et se marie pour être sujette.
3. Fait plus de cas d’un enfant que du monde entier et met au-dessus un chaton, un roquet ou un bichon.
4. Travaille des années en vue d’une position sociale et l’abandonne pour une ridicule amourette.”¹⁶

Stupide, cette note est aussi d’une cruauté révoltante: les allusions à l’essai d’indépendance, à l’enfant, à la “ridicule amourette” sont autant de coups bas dirigés contre Marichette. Pis encore, le billet se termine par une menace: “C’est assez pour une fois, n’est-ce pas?” Nous avons là une idée de l’opinion de la prétendue élite sur les

femmes et sur les revendications féminines. Comment Emilie LeBlanc s’y prend-elle pour faire accepter à son amant sa prose si contraire à la doctrine du journal sur le point que nous considérons?

Elle commence par prendre un masque, celui de la bonne femme, mère de famille, peu instruite, que nous avons présentée plus haut, exactement le personnage qu’un homme croise sans même le voir, entend sans même l’écouter, insoupçonné, insoupçonnable. *L’Évangéline* d’ailleurs invite le lecteur à voir sous ce jour inoffensif la vaillante Acadienne:

“‘Marichette,’ cessez votre bavardage dans nos colonnes. (...) il nous semble que vous devriez abrégé vos petits cancons de com-mère.”¹⁷

Elle considère le plus souvent les problèmes acadiens sous un point de vue féminin. Elle est censée avoir plusieurs enfants, mais elle ne nous parle en fait que du bébé (de sexe indéterminé)¹⁸ et de ses filles,¹⁹ alors que nous savons qu’Emilie n’a eu qu’un fils. Elle aime à mentionner ses soeurs,²⁰ mais ne dit jamais un mot de ses frères. Emilie en avait pourtant cinq.²¹ S’agit-il d’émigration, de chômage, d’acculturation ou d’assimilation, c’est aux jeunes filles qu’elle pense d’abord: voilà nos petites Acadiennes qui apprennent l’anglais en se plissant le “bec” pour dire “how di do?”²² Le Prince de Malakoff va-t-il punir la ville qui a eu l’audace de le trahir en votant libéral, c’est la “tall femme” qui, prenant le rôle d’Abraham devant Yahweh, se lève et discute. Avant elle, un seul personnage masculin avait montré quelque courage: le neveu de Marichette.²³

En comparaison des femmes héroïnes ou victimes des systèmes politique et social, rares sont les hommes qui retiennent une attention bienveillante de Marichette. Même ceux qui sont présentés sous un jour sympathique ne semblent pas grands: Wilfrid Laurier, lors des fameuses

élections de juin 1896, n'est-il pas un tantinet ridicule quand il "tombe à califourchon sur le vieux Tupper" et le tient "par les cheveux" pour lui faire dire "son crois-en-J'heu avant de caler?"²⁴ Quant à Marc-à-chapeau-gris, beau parleur, aimable, franc comme l'or, il n'est que cocher de fiacre et son rôle se limite à promener Marichette à travers Meteghan Station.²⁵ En fait, la plupart des hommes qu'évoque Marichette font piètre figure. Elle maltraite allègrement les canvesseurs, les distributeurs d'alcool électoral, les politiciens sans envergure comme Copp,²⁶ le maître de poste qui ouvre à la vapeur le courrier qui passe par ses mains.²⁷ Elle ne craint pas non plus d'égratigner des personnalités plus respectables, qui travaillent même pour la cause acadienne, comme le professeur Lanos²⁸ et surtout le généalogiste Placide Gaudet.²⁹ Mais le plus malmené de tous est assurément son prétendu mari, le vieux Pite: travailleur médiocre, blasphémateur,³⁰ porté sur la goutte, il se laisse acheter aux élections et vote du mauvais bord.³¹

Le pis est que les défauts vitupérés chez le vieux Pite se retrouvent dans la plupart des Acadiens mâles. Les jeunes gens fument, boivent et font la noce avec les Noirs de Sissiboo au *Corner*.³² Les hommes s'empiffrent à mardi gras, se rendent malades et ne peuvent payer les "bills" du médecin sans l'aide de leur femme. Sur le chemin de l'église, ils se montrent plus bavards et plus vaniteux que les commères du folklore.³³ Bref, l'homme est si inférieur à la femme que Marichette doit récrire *la Genèse* pour expliquer la condition masculine:

"Jheu nous a baillé plus d'esprit qu'aux hoummes. Quanc qu'il a fait la femme il a trouvé Adam, le boss de tous les hommes, endormi un beau jour, le ventre au soleil, trop paresseux pour travailler dans son jardin, on y a arraché la cervelle et pris le meilleur *stuff* de dedans et on a fait la femme qui a sauvé les hoummes du naufrage."³⁴

Les idées, les sentiments, les thèmes développés dans les *Lettres* ne laissent aucun doute: Marichette est féministe et militante. Mais a-t-elle pour autant une écriture féminine? Pour répondre à cette question, laissant de côté la valorisation du corps féminin, dont il ne pouvait être question dans un journal à cette époque, en Acadie, nous examinerons les trois points sur lesquels se différencient le plus visiblement les écritures féminine et masculine: l'histoire, l'espace, la parole.

L'histoire, dit-on, est une construction de l'esprit masculin qui exclut la femme. Elle prétend narrer le développement des nations et leurs luttes, illustrant les activités essentiellement viriles que sont la guerre, l'exercice du pouvoir, le développement industriel et le progrès matériel. Certes, les *Lettres* de Marichette se lisent sur un fond d'histoire. Mais il faut observer que la chronique de Marichette, en fait, démystifie l'histoire: la Chambre et le Cabinet sont réduits aux modestes dimensions d'une maison de village et demandent les soins d'un charpentier; les luttes politiques ne sont plus que de burlesques pugilats dignes du *Lutrin*;³⁵ le développement industriel qui enthousiasma le dix-neuvième siècle est évoqué par l'image de petits Hottentots portant sur leur échine un gros fromage à l'intérieur duquel ils sont enfermés, leurs jambes traversant la croûte,³⁶ procédé férocement comique que reprendront les *Pieds nickelés*; le chemin de fer qui devait symboliser et réaliser l'unité canadienne, à en croire ses promoteurs, et qui donna lieu à maintes cérémonies d'inauguration aussi pompeuses que patriotiques, pieusement conservées à l'histoire grâce aux photographies, le chemin de fer donc ne donne plus lieu qu'à une scène de panique franchement ridicule: malgré les avertissements d'un mécanicien anglophone, Marichette, qui ne comprend pas l'anglais ce jour-là, touche un robinet du "bulgine," libère un jet de vapeur, et les Acadiennes de s'enfuir, sautant les barrières, perdant leurs "cottes," montrant leurs "jigots."³⁷ N'est-ce pas la fuite devant un progrès qui n'est pas fait pour

elles? A l'histoire inscrite dans le temps s'oppose le mythe prétemporel ou atemporel. Marichette le sent bien, qui crée le mythe des grenouilles³⁸ et celui de la décérébration de l'homme au profit de la femme,³⁹ pour symboliser à sa façon sa double condition d'Acadienne, d'une part victime d'une société assimilatrice, d'autre part femme supérieure.

Les femmes, dit-on encore, vivent dans un univers clos, la chambre. Marichette semble parfois ouvrir largement la porte et les fenêtres. Il lui arrive en effet de faire allusion au Québec,⁴⁰ à Ottawa,⁴¹ au Manitoba,⁴² aux Etats-Unis,⁴³ à Londres,⁴³ à la France,⁴⁴ à la Sibérie,⁴⁵ à la Nouvelle-Calédonie,⁴⁵ et même aux Hottentots⁴⁶ et aux Chinois.⁴⁷ Mais, si vaste que puisse sembler parfois la vision de Marichette, il n'en reste pas moins vrai que les autres villes, pays ou peuples ne sont considérés que par rapport aux siens et que sa pensée revient toujours à son petit univers de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick. Même le Québec lui paraît exotique avec ses particularités linguistiques et son cléricisme.⁴⁸ Attitude plus significative encore d'une certaine étroitesse de son monde, et contraire aux idéals des mouvements féministes, elle ne s'affranchit pas d'une tendance raciste qui lui fait ignorer pratiquement les Micmacs (pourtant alliés traditionnels des Acadiens) et mépriser les Noirs de Sissiboo, en qui elle voit des ivrognes turbulents destinés à faire concurrence à la main-d'oeuvre acadienne.⁴⁹ En dépit d'une porte et de fenêtres parfois ouvertes sur le large, l'univers de Marichette n'en est pas moins une chambre.

Le troisième critère de l'écriture féminine serait la parole. L'homme aurait confisqué, avec l'histoire, la langue écrite et aurait contraint la femme au silence ou, à défaut, au bavardage. C'est pourquoi d'ailleurs, la femme d'aujourd'hui veut prendre la parole. Les *Lettres* de Marichette confirment cette interprétation du développement de notre société. Ecartant le recours au français commun qu'elle connaît pourtant bien comme institutrice, Marichette

écrit comme on parle à Clare. Cela est tout à fait normal et conforme aux meilleures traditions littéraires dans les dialogues.⁵⁰ Il est plus remarquable de trouver le même mode d'expression dans les passages traditionnellement considérés comme les plus relevés, dont la matière est politique,⁵¹ mythique,⁵² ou religieuse.⁵³ La belle ordonnance ronflante de la langue classique, dans laquelle se complaisaient les orateurs et les écrivains de cette époque, est brisée, disloquée. D'évidence, Marichette suit les mouvements de son humeur et de ses pulsions. Voici un paragraphe dont le sens général est clair, mais qui défie l'analyse logique:

“On est bien malheureux, on a personne pour nous écrire quand on est mort, pour nous dire leurs âges, quance qui sont nés, ou si ils ont été nés du tout, chelle heure, de chelle famille, si on a du sang royal dans les veines, du sang rouge ou du noir. Pas de généalogiste pour si on est né et si on est pas né quance qu'on va l'être, l'heure, la minute, la seconde. Et s'il y en a qui ne doit pas être né et s'il faudrait qui sayons nés. Et, mon j'heue, combien d'autre chose qui nous ferait du bagne.”⁵⁴

Ce cri d'angoisse devant l'absurdité de la vie est encore mieux ressenti quand on se rappelle qu'Emilie LeBlanc dut abandonner son fils né d'une union réputée adultère. Cet emploi du langage populaire a une grande valeur symbolique: comme les femmes, le parler franco-acadien a été confiné dans les cuisines et les basses-cours. C'est avec elles qu'il en est sorti.

Ainsi, par un combat intelligent et vigoureux de trois ans, malgré sa défaite que d'aucuns espèrent finale, Emilie C. LeBlanc, alias Marichette, a puissamment contribué à la Renaissance acadienne que caractérisent aujourd'hui un plus grand respect des parlors locaux, le rôle important que joue la femme dans de nombreux mouvements, dans la société et dans la culture, l'affranchissement à l'égard de certaines con-

traintes socio-historiques. Elle reste assurément une grande figure acadienne. Marichette...en attendant Antonine Maillet.

NOTES

1. Fonds Placide Gaudet, cote 1.65-23.
2. *Lettre* du 14 février 1895, p. 53 La date est la date de parution dans *l'Évangéline*. La page est celle de l'édition commentée par Pierre et Pierre M. Gérin, sous le titre *Marichette Lettres acadiennes 1895-1898*, Sherbrooke, Québec, Editions Naaman, 1982, 302 p. Il en sera de même pour tous les autres renvois.
3. *Lettre* du 4 juin 1896, p. 87.
4. *Lettre* du 7 janvier 1897, p. 102.
5. *Lettre* du 26 août 1897, p. 112.
6. *Lettre* du 2 mai 1895, p. 73.
7. *Lettre* du 28 février 1895, p. 59, 60.
8. *Lettre* du 26 août 1897, p. 111.
9. P. 112, 242.
10. *Lettre* du 2 mai 1895, p. 72, 73.
11. *Ibid.*, p. 73, 74.
12. *Lettre* du 28 février 1895, p. 60.
13. *Lettre* du 2 mai 1895, p. 73.
14. *Lettre* du 14 février 1895, p. 52.
15. Deux mois avant la naissance du fils de Valentin Landry et d'Emilie LeBlanc. Voir *Appendice XVII*, p. 242, 243.
16. *Appendice XI*, p. 233, 234.
17. 21 mars 1895, "Nouvelles Locales et Provinciales"; voir *Appendice XI*, p. 231.
18. *Lettres* du 14 février 1895, p. 55, et du 14 mars 1895, p. 65.
19. *Lettres* du 28 février 1895, p. 60, et du 26 août 1897, p. 109, 110, 111.
20. *Lettres* du 2 mai 1895, p. 72, et du 27 août 1896, p. 91.
21. Voir *Appendice VII-I*, p. 227.
22. *Lettres* du 28 février 1895, p. 59, 60, et du 2 mai 1895, p. 73.
23. *Lettre* du 27 août 1896, p. 92, 93, 94.
24. *Lettre* du 4 juin 1896, p. 86, 87.
25. *Lettre* du 22 octobre 1896, p. 97, 98, 99.
26. *Lettre* du 14 février 1895, p. 52, 53, 54.
27. *Lettre* du 18 mars 1897, p. 106, 107.
28. *Lettre* du 14 mars 1895, p. 61, 62.
29. *Lettre* du 22 mars 1895 (du vieux Pite), p. 67, 68.
30. *Lettre* du 14 mars 1895, p. 61.
31. *Lettres* du 9 février 1895, p. 52, 53, et du 5 septembre 1895, p. 79.
32. *Lettre* du 7 janvier 1897, p. 102, 103.
33. *Lettre* du 18 mars 1897, p. 104, 105.
34. *Ibid.*, p. 105, 106.
35. *Lettre* du 4 juin 1896, p. 87.
36. *Lettre* du 2 mai 1895, p. 73.
37. *Lettre* du 26 août 1897, p. 113, 114.
38. *Lettre* du 5 septembre 1895, p. 77, 78.
39. *Lettre* du 18 mars 1897, p. 105, 106.
40. *Lettre* du 5 septembre 1895, p. 80.
41. *Lettre* du 4 juin 1895, p. 86.
42. *Lettre* du 5 septembre 1895, p. 79.
43. *Lettre* du 2 mai 1895, p. 73.
44. *Lettre* du 4 juin 1896, p. 89.
45. *Lettre* du 27 août 1896, p. 93.
46. *Lettre* du 2 mai 1895, p. 72.
47. *Lettre* du 7 janvier 1897, p. 102.
48. *Lettre* du 3 octobre 1895, p. 82.
49. *Lettre* du 7 janvier 1897, p. 102, 103.
50. *Lettre* du 27 août 1896, p. 94, 95.
51. *Lettres* du 28 février 1895, p. 58; du 5 septembre 1895, p. 80; du 3 octobre 1895, p. 84, 85.
52. *Lettres* du 5 septembre 1895, p. 77, 78; du 3 octobre 1895, p. 83; du 18 mars 1897, p. 105, 106.
53. *Lettre* du 18 mars 1897, p. 104, 105.
54. *Lettre* du 4 juin 1896, p. 89.